

CHARLES DUITS
La Nuit des temps

La dangereuse est mutilée

Sur tes pieds comme des balcons de pierre
La bacchanale a rongé tes cheveux bruns
Ne désirant plus que tu sois l'altière pourriture
Comme une mousse ou un parasol de muscles sur ma bouche
Car tes gencives ont la peau noire et boréale
Que tes dents roses meublent ainsi que des chaises
Avec l'espoir de froisser quelque morte
Qui ressemble à une cheminée en aubépine
Et non aux tables brunes du crépuscule
Assurant que tu resteras toujours
Ma grande neige pudibonde.

19 février 1943

Il la menace

Lorsque le pélican dont l'aile est une ombrelle
Ébouriffe de sa blancheur de vieille chevelure
Ta gare vide où dort la locomotive de lumière
Lorsque le pélican ainsi qu'un grand œuf macropode
Rit dans ton œil content de remuer ses ailes
Comme des vannes ou des rideaux de plâtre neuf
Lorsque le pélican mange la confiture de ta langue
Plonge ses regards de négresse dans ta gorge
Je chausse alors des souliers en peau de cygne
Et j'ose me trouver irrité de ta paresse
Sachant que tu désires être mâchée par mes gencives
Ou que ton sang soit posé comme un insecte sur mes ongles
Pour qu'on puisse dire «Il a mangé la déesse»
— Pendant un jour car après je serai arbre
Dont les feuilles deviendront des plumes de flamant.

24 février 1943

Main droite

I

Maudite soit la main droite

Pour qui tu n'es qu'une ampoule électrique crevée par le
soleil

Maudite soit la main droite

Celle qui caresse le cadran solaire de tes cheveux

Celle qui te rend pareille aux chaleurs dangereuses

Lorsque le pélican ayant plu sur ton front comme un grand
pavot blanc

Cesse de changer l'atmosphère en cage d'or où les oiseaux

Ne sont que des abat-jour et essaie de pavoiser les yeux

De ceux qui sont le monde

Avec les impossibles cargaisons que l'océan apporte

Parce que le pélican espère enfermer dans sa maison de plâtre

Qu'on nomme le courant les détours de l'allégresse

Maudite soit la main droite

Qui défend la vue des tables lourdes d'orgueil penchées

Sur les hommes retombant dans leurs caves et peignant leurs
cheveux

Pour y trouver les chardons jaunes d'une monnaie nouvelle

La main droite est celle qui flotte sur ton œil Maudite soit-
elle

Préférant annihiler l'abdomen que notre amour envisage

Plutôt que d'être noire ou se mettre face-à-face avec les
possibilités

Mais voilà que tu cherches une glace framboise sur la
commode à poignées de cristal

Où le soleil est caché et qu'on appelle la nuit.

Ton œil est l'énorme baignoire que peuplent ces murènes
Délicieuses aux Romains qui les nourrissaient de la chair des
esclaves
L'homme mange toujours l'homme quel que soit l'intermé-
diaire
Qu'on ne se détourne pas de moi qui aime franchement la
chair humaine
Surtout si c'est celle de la femme que j'ai aimée Ne crains
rien
Surtout si lorsque mon couteau trace des sillons sanglants
Pareils aux nervures irrégulières de la feuille Ne crains rien
Je sais que je détruis celle que j'ai aimée
Mais serais-tu aussi magique que moi
Je n'ose pas te toucher
Si tu es le monde je te hais
Puisque tu es le monde je t'aime
Tes cheveux sont ces roues qui chaque fois revenant à leur
point de départ
Reviennent à cette danse que mimaient des matelots au fond
du train
Parmi les portemanteaux de la mort un jour de Mai
Cette danse se pratique seulement quand la peau de l'homme
est noire
Pour une saison
Lorsque ses yeux sont des dents peintes
Lorsque sa femme est aussi belle qu'un parasol à franges
Lorsque la mer australe ouvre son gosier pour applaudir
Tes façons sur le sable où ta peau se métamorphose en
plumage et tes lèvres en crosses de fusil
Mais tu es néfaste comme la chaleur que tu prônes
Tu trouves une lumière sous cette main que je maudis
Dont la paume est une taverne et les consommateurs
Sont des loups affublés d'accoutrements à boutons d'ivoire
Et portent autour de leurs cous ces colliers tressés de
cheveux
Figurant un acte obscur en forme de carreau

Sache que tous tes attributs sont ceux de la main droite
Qu'ils t'insulteront un jour jusqu'à la mort
Et si tu la crains tellement elle sera la seule femme que tu
auras à aimer de ta vie
Et le pélican battra des ailes en ouvrant les angoisses jaunes
de son bec
Contre le ciel qui sera toujours de cette même couleur de
vieille joue
Et contre la montagne qui commencera sa symphonie de
neige
Car ma damnation aura été inefficace.

III

Pense à cette main qui je te l'assure désire
Que tu cesses de vivre c'est-à-dire que tu l'abandonnes
Pour devenir le charbon plein d'indifférence à peine capable
D'ouvrir dans la cheminée un incendie à front d'enfant
Car cette main droite est celle des autres hommes
Quoique je sache qu'elle est aussi la mienne et qu'elle est
Cette oreille d'éléphant qui éclipse le soleil et qui est blanche
la nuit
Annonçant avec insolence cette vérité — que je ne puis
supporter
La nouveauté de ton regard

La lune est ce mur où les cartouches ont placé
Leurs crachats d'argent et où maintes fois j'ai été tué
Parce que je croyais pouvoir éteindre ma détresse ne sachant
pas
Les détours qui paraissent au jour insignifiants mais qui sont
La main droite en forme d'homme avec sa bouche comme
une boîte d'or
Attachée par des fils de fer à ses oreilles nauséabondes
Et qui danse de temps en temps sur la plate-forme de ton
cœur

Tandis que je me balance caché dans les oripeaux verts et
 bleus
 Et les franges rouges et blanches accrochées aux platanes
 Impuissant comme la bicyclette qui flirte avec le soleil

 Annoncée par les grands perroquets lorsque le crépuscule
 Remue les chaises de l'horizon
 La main droite est le crime caché dans un sac de cuir
 damasquiné
 Celle du chimiste qui porte dans le petit pavillon noir de sa
 cervelle
 Les fientes blanches des brebis que ses instruments métamor-
 phosent en liqueur
 Mais regarde la lune éclaire les sept monstres impassibles
 Qui tournent comme des poisons dans un anneau d'océan
 Comme des meubles qui sont ou le monde reflété dans tes
 yeux
 Ou ta figure parée de rides blanches reflétées dans le monde
 Et je vois que peut-être la main droite est notre vie
 Que ses phalanges sont ces maisons aux vitres ternes où se
 mire une liberté concave
 Peut-être le soleil est-il la poignée de la porte du soleil
 Et peut-être un jour saurons-nous qui sont ces cinq oiseaux
 réunis
 Au-dessus de nos crânes et qui se meuvent avec lenteur.

Après le 10 mai 1943

Charles Duits, né à Neuilly-sur-Seine en 1925, a seize ans lorsque, à New York, il rencontre Breton qui reconnaît aussitôt ses dons poétiques. Depuis lors, Charles Duits, qui a évoqué ses souvenirs new-yorkais dans André Breton a-t-il dit passe (1969), s'est affirmé dans de nombreux domaines, comme l'écriture théâtrale (Il la menace, 1966), le roman érotique (La Salive de l'éléphant, 1970), le roman historique et initiatique (Ptah Hotep, 1971), enfin la réflexion théorique sur la convergence de certaines expériences mystiques, de la pratique des hallucinogènes et de la poésie (Le Pays de l'éclairement, 1967; La Conscience démonique, 1974).